



Val Telberg, Nu « unique », 1948.

Regards de femmes

vent, que ceux d'un malheureux achrien honteux de Périgieux ou d'Alès.

Mais il paraît que j'ai de la femme une vision tout à fait dépassée ; qu'il est faux désormais, à l'orée de rapports hinarces, elle soit toujours en situation de défense, de résistance, d'objet à conquérir tandis qu'à l'homme reviendrait toutes les initiatives, la responsabilité de l'attaque, l'entreprise de séduction. On m'assure qu'il n'en est plus ainsi. Quoique je ne sois plus très directement concerné, je m'en réjouis, car je trouvais ces figures absurdes. On m'assure même qu'il n'en a jamais été ainsi, et que les femmes, de tout temps, n'ont jamais fait que prétendre laisser aux hommes le soin de les conquérir. Mais qu'elles aient eu à prétendre, c'était un aveu de faiblesse, et c'était encore trop. Elles ne prétendent plus, me dit-on. Tant mieux. On en voit manifester très ouvertement leur désir, après qu'elles en ont trouvé l'objet. Très bien. Seulement celles-là ne sont pas la majorité, c'est certain, et infiniment moins visibles que leurs sœurs toutes occupées, à travers les journées et les villes, à dire non. Les femmes ont bien raison de dire non si c'est ce que leur dicte leur cœur, et leur corps. Mais c'est vraiment un spectacle lassant que celui auquel on est soumis *volens volens* aussitôt que l'on met le pied dans la rue, en cette saison, ou qu'on dépasse une terrasse de café : les deux sexes éternellement affrontés, celui qui veut et celui qui ne veut pas ; celui qui importune, poursuit, bafouille, baragouine, presse, colle et emmêle, celui qui presse le pas, repousse, s'enfuit, rase les murs, appelle à l'aide, menace de griffer ou finit par céder. Ou bien Dieu est encore plus pervers qu'on ne peut le soupçonner, ou bien les hinarces ont organisé leur hinarce de façon plus cafouilleuse encore qu'on ne le peut rêver. Les deux, probablement.

Dureté

J'ai l'impression de vouloir plus pour les femmes que les femmes elles-mêmes. Quant à savoir ce qu'elles veulent, ça ne regarde qu'elles. Elles peuvent

vouloir des femmes, par exemple. Mais même dans ce cas, leur désir, qui exige alors, pour s'exprimer, particulièrement de courage, à tendance à demeurer chiche, étroit, prudent, et il a le plus grand mal à se libérer tout à fait des contraintes imbéciles que lui a imposées, d'un millénaire à l'autre, la mâle hétérocratie triomphante.

Parler de ces choses n'est pas facile, surtout pour un homme, qui s'avance entre les gouffres de préjugés divers, contradictoires, également dangereux. Mais aux lesbiennes elles-mêmes, dans leurs réflexions ou dans leur existence quotidienne, n'est pas offert un parcours plus aisé.

Je n'en suis plus à vous cacher quoi que ce soit, et peut-être le problème n'est-il qu'en moi : l'un des masques lesbiens me fait peur. Il n'est pas extrêmement répandu chez les lesbiennes, mais enfin il n'est pas non plus, parmi elles, tout à fait rare. Celles qui le portent ne le reconnaissent pas forcément pour ce qu'il est et le prennent peut-être, en toute bonne foi, pour leur vrai visage. Mais que savons-nous de nos vrais visages ?

C'est d'abord un masque viril. Bon, je n'ai rien contre la virilité, d'autant que je ne saurais pas trop la définir. Mais c'est aussi un masque très dur, fermé, volontiers agressif, défiant, qui proclame la force avec tous les moyens dont la force n'a pas besoin. Il me semble refléter deux stéréotypes emboîtés : celui selon lequel les lesbiennes, peu ou prou, seraient des hommes, ou devraient ressembler à des hommes ; et celui qui voudrait que la virilité fût la dureté. Je n'aime pas la dureté chez les *machos*, ou prétendus tels, je ne vois pas pourquoi je devrais l'apprécier chez les lesbiennes.

Cet aveu formulé, mille précautions s'imposent. J'énonce une réserve têtue, mais personnelle, et je ne conteste à quiconque, bien sûr, le droit de gérer à sa convenance son visage et sa vie. Que certaines lesbiennes aient naturellement des allures viriles, c'est vraisemblable, et c'est très bien puisque c'est précisément ce que certaines autres trouveront, chez elles, séduisant ; que d'autres encore imitent ces manières, ces expressions, ce style et les adoptent délibérément, les choisissent parce qu'ils leur plaisent ou parce qu'ils les rendent, jugent-elles, mieux aptes à plaire, rien à redire à cela, évidemment. Le fâcheux commence au malentendu, et lorsque se déguise en image de la liberté un vieux cliché élaboré par ses pires ennemis. Je m'efforce d'être moi-même, je crois être moi-même, mais ce moi auquel je tends n'est que l'ombre, s'agitant à l'endroit exactement prévu par eux, d'un pantin caricatural dont tirent les ficelles des gens qui me détestent.

La dureté dont font parade quelques lesbiennes n'est pas liée à leur homosexualité et aux luttes qu'elle implique, puisque les « folles », qui occupent parmi les hommes une situation symétrique à la leur, n'en font pas, apparemment, un comparable étalage (je ne parle que d'images). Elle est liée peut-être à leur féminité, à leur condition de femmes, et aux combats qu'elle exige. Le mouvement féministe a suscité chez d'aucunes, par nécessité, une certaine allure aggressive dont les retombées commerciales les plus ridicules s'observent aujourd'hui dans les magazines de mode, surtout les plus glacés, où la moitié des modèles paraissent toujours vouloir vous mordre. Les militants noirs américains, à la grande époque des campagnes pour les droits civiques, souvent n'avaient pas non plus l'air trop tendre. Les injustices, subies, une fois qu'elles sont perçues par leurs victimes, entraînent chez elles, avec la volonté d'y mettre fin, une certaine tension agressive aussi lourde que l'exigence, supplémentaire injustice, du militantisme. Militons pour n'avoir plus à militer, et pour pouvoir sourire gentiment à l'évêque de Strasbourg ; mais un autre, de préférence.